

HOMMAGE À ION LUCA CARAGIALE*)

UN «STYLE» CARAGIALE?

Mihnea Gheorghiu

Un grand quotidien français annonçant le spectacle du National bucarestois à Paris avec *O scrisoare pierdută* nommait Caragiale «un Labiche roumain». Aucun théâtrologue authentique ne saurait établir un terme absolu de comparaison, même pas une filiation directe, entre le grand dramaturge et le comédiographe de notoriété du siècle passé, même si *Le chapeau de paille d'Italie* et *Le Voyage de M. Perrichon* soient apparues dans la décennie qui vit naître Caragiale. D'autres critiques et historiens du théâtre, roumains ou étrangers, qui ont mis une partie de l'œuvre de Eugène Ionesco sous le signe du langage dramatique caragialien, en dépit des différences fondamentales qui les séparent, ont vu certainement plus juste. Etendant ensuite les comparaisons livresques sur les sujets abordés par plusieurs auteurs dramatiques modernes dans la comédie ironique, quelqu'un évoquait une des comédies de l'écrivain mexicain Rodolfo Usigli, *El gesticulador* — *Pieza para demagogos*, où l'auteur s'avise de satiriser la farce des élections de son pays. Mais des comparaisons forcées sont toujours possibles.

Pour une meilleure compréhension des particularités extraordinaires du style de Caragiale, il nous faut la capacité d'associer et de dissocier ses modalités spécifiques de jugement et d'expression lorsqu'il vise de soumettre à notre rire malicieux les défauts de la société, la superficialité, le verbalisme, la vénalité des politiciens, mais aussi la corruption, le favoritisme et la grossièreté, finalement la bêtise humaine.

On a souvent affirmé que le style du dramaturge est oral par excellence, que le haut comique s'empare chez lui surtout des tics verbaux caractéristiques de la catégorie sociale du personnage, spécialement choisi à cet effet, d'habitude «tête d'expression» de la petite bourgeoisie provinciale. Sur cette voie — usuelle dans l'histoire du théâtre roumain au chapitre Caragiale — se pourrait amorcer une approche du langage de l'auteur de la *Lettre Perdue* afin de surprendre la dégradation permanente à laquelle les semi-doctes et les minaudiers de la culture soumettent la langue roumaine ancestrale, riche et correcte, cette langue que sa propre génération a illustrée par Eminescu, Creangă et lui-même. Scrupuleux, d'une exigence

pédante avec la lettre écrite et signée par sa main, Caragiale fait œuvre de collectionneur et diffuseur des «perles» du langage altéré que manient ses héros comiques, visant à dénoncer leurs travers moraux par leurs propres modalités d'expression, en vertu de l'adage «le style, c'est l'homme».

Avec une évidente malice et un dégoût dissimulé, Caragiale s'éloigne de ses compatriotes de cette catégorie, arrivistes, patriotards et imoraux, jeunes freluquets, piliers des cafés, ou barbiers banlieusards; la sympathie qu'il leur témoigne n'est qu'apparente, elle manque de tendresse et d'affection; elle est aimable, autant que le geste du photographe professionnel qui invite ses modèles à sourire devant sa caméra. Caragiale est extrêmement patient avec eux et on peut facilement l'imaginer gaspillant des heures et des journées entières rien qu'à les mieux connaître, tel un entomologue devant un rucher, ou Higgins de *Pygmalion* parmi les parleurs du cockney londonien, ou, plutôt, comme ce patron de bistrot, antialcoolique mais bout-en-train de tout le monde et qui lance à ses clients: «Allez-y, c'est ma tournée». Ion Luca Caragiale fut un artiste-philologue.

*) Communications présentées à la Session Scientifique organisée par l'Institut d'art théâtral et cinématographique «I. L. Caragiale» en collaboration avec la Société Culturelle «I. L. Caragiale», en signe d'hommage à l'illustre dramaturge et écrivain I. L. Caragiale.

Il y a quelque quarante années, un professeur d'italien, à l'époque Ministre à la Propagande, considérant Caragiale « déni-grateur de la nation » interdisait à Rome la représentation de ses pièces.

Caragiale, aimait-il la langue et la culture nationale? Certainement, toute affirmation contraire est aujourd'hui repoussée par ses exégètes. L'homme qui ne s'est pas vanté de son patriotisme, qui n'a étalé aucun professionnalisme du type de « Cațavencu » quant à l'amour de la patrie, cet homme-là répondait par ces propos à une félicitation qui marquait son soixantième anniversaire : « Vive la belle et sage langue roumaine. Qu'elle soit à tout jamais gardée avec piété, cette Charte de noblesse d'un peuple forgé par le feu des rudes épreuves de la déchéance ! » Ailleurs, celui qui était si parcimonieux de ses sentiments et de ses compliments, s'exprimait en ces termes à l'adresse de ses compatriotes—dont on comptait sûrement aussi quelques freluquets : « les Roumains sont en général braves et sobres, patients et sages; vifs d'esprit; ils sont spirituels et ils parlent une langue colorée et élégante »¹. Etayée sur cette base profondément nationale, l'universalité de sa satire s'impose sans complexes, aussi autochtones que puissent paraître ses esquisses comiques.

C'est au service de cette langue « sage, colorée et élégante », de cette forme « douce et belle » à l'éternité, de cette « sagesse de la terre roumaine », que le grand dramaturge pèse en tout respect les attributs et son style alors qu'il s'évade du comique, tel qu'il l'a fait dans ses *Nușe* et *Năpasta*. Son cri de révolte d'il y a trois quarts de siècle, notamment de 1907, devant l'oppression et l'agression sauvage des « classes superposées » (voir Eminescu) contre le paysan accablé et sans réplique.

Son œuvre « turbulente et capricieuse » comme l'appréciait à juste titre un jeune critique roumain qui ne manquait pas d'humour, s'impose, toujours actuelle d'une génération à l'autre.

Pourtant, après un siècle ou presque de « caragialeologie », nous ne saurions affirmer que nous ne savons pas qui il était réellement; ce que nous voulons souligner c'est que nous ne disposons pas encore d'une présentation satisfaisante de l'homme Caragiale, d'une biographie qui ne soit pas noyée de littérature. Quelques

pourraient donner matière à réflexion aux professeurs de littérature. Selon ses propres aveux il serait donc « le seul bucarestois — rara avis — rallié à l'ancienne société *Junimea* de Iași. Quant à la politique, une absence totale de principes et pourtant, un esprit de suite extrême; il donne régulièrement son vote à l'opposition malgré son immanquable antipathie ». Et encore une autodéfinition d'une douloureuse ironie : « type parfait du cabotin littéraire »... Alors, que pourrait-on dire du style « comédiant » de Mark Twain?

Mettant un regain de réflexion dans nos jugements — unique moyen pour pénétrer le fond plus grave de ses farces et de ses comédies — nous décelerons peu à peu la vérité soigneusement dissimulée sous le masque de son style persiflant, si cruel en apparence qu'il frise la tolérance sympathique.

Dans des conditions historiques pareilles, les mêmes classes sociales ont des réactions similaires; en ce sens, nous avons évoqué ci-dessus la comédie satirique de l'écrivain mexicain de l'entre-deux-guerres, avec ses Cațavencu et Pristanda, ses Tipătescu et Coana Joița latino-américains. Il y a une dizaine d'années, j'ai assisté aux élections dans deux pays capitalistes « purement » constitutionnels où les électeurs relevant du parti gouvernemental votèrent pour l'opposition, même si elle leur fut — comme l'aurait dit notre maître Iancu — toujours « antipathique ». J'ai lu des livres contemporains dans lesquels des auteurs rendus célèbres par leur lucidité ont introduit des personnages à clé, disons des types de « cabotins littéraires » dont le masque laissait entrevoir l'auteur affligé par l'impuissance publique de sa profession d'écrivain ou d'artiste. Voir Romain Gary qui s'est tué. Et d'autres encore.

Dans une posture analogue, Eminescu trouvait refuge dans son détachement schopenhaurien, ce qui n'empêchait pas son côté journaliste d'éclater souvent, avec une rare véhémence politique, toujours objective.

Caragiale, il s'en moque lui aussi, mais ses larmes ont un certain goût, comme si elles voulaient nous dire (tel un autre, de notre connaissance) « si vous saviez comme j'ai le cœur gros ! »... Un conservateur à l'âme démocratique à la re-

cherche d'une troisième voie? Acceptons cette formule aussi!

Mais essayez donc, dans le contexte de la vie publique contemporaine, quand vous serez choqués, soit par la survivance si alarmante et regrettable de la démagogie, de la corruption, des semidoctes et des patriotards triomphants, soit encore par l'absurde « réel » dans les conditions d'une ère nouvelle, essayez donc, dis-je, d'éviter que certaines répliques célèbres de Caragiale (qui leur vont comme un gant) surgissent à votre mémoire et vous allez voir que s'en dispenser *ne fut et ne l'est plus possible*.

Caragiale est cité par l'homme de la rue, souvent involontairement. Il est entré dans le style parlé, parce que son atti-

tude civique même, exprimée par son style et ses termes propres et inimitables, a toujours été et continue d'être conforme aux réactions saines et « sages » du tempérament roumain : le persiflage amer et la capacité de faire bonne mine à mauvais jeu.

C'est justement cette subtile, profonde et totale *compréhension* de « la race, du lieu et du temps », de cette société qui fut la sienne et qu'il interprète au point de vue littéraire et sociologique d'une manière absolument géniale, qui lui a valu à plus forte raison le titre qu'il porte dans les manuels scolaires. Et vous devinez sans peine qu'il s'agit de l'attribut « classique ».

¹ Voir ȘERBAN CIOCULESCU, *Patriotismul mare-lui scriitor*, *Scnteia*, 30 janvier 1982.